

Nouvelle et roman

Isabelle Beaulieu, Marie-Michèle Giguère, Paul Kawczak, Camille Toffoli et Sarah Brideau

Numéro 180, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95301ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, I., Giguère, M.-M., Kawczak, P., Toffoli, C. & Brideau, S. (2021). Compte rendu de [Nouvelle et roman]. *Lettres québécoises*, (180), 56-60.

Résister à l'extinction

Nouvelle Isabelle Beaulieu

Dans les sept nouvelles d'*Indice des feux*, la nature est une constante qui s'accorde aux dérives humaines et nous transporte au bord du gouffre, là où il reste encore une chance d'être sauvé-es.

La faune et la flore s'entremêlent naturellement à la trame des textes et mettent en évidence l'interrelation qui prédomine entre les humains et elles. Le portrait n'est pas idyllique, certes : on nous parle de la disparition d'espèces animales, des inondations inquiétantes et des constructions immobilières qui empiètent sur les boisés. Si le recueil ne se pare pas de bucolisme, il n'est pas non plus dramatisant. Il fait état d'un monde qui pourra être soustrait à son effacement grâce à la conviction que l'environnement ne constitue pas qu'un enjeu électoral : c'est avant tout une part de nous-mêmes, le lieu où nous vivons et où nous sommes en interaction indissoluble.

Rompre la digue

Dans « À boire debout », la première nouvelle du livre, un adolescent apprend qu'il souffre d'une leucémie. Tandis qu'il est reclus dans sa chambre d'hôpital, il regarde par la fenêtre la pluie qui se déverse sans discontinuer sur la ville et provoque des inondations. L'état de la Terre et celui du jeune homme arrivent à un instant de fusion : « L'eau et le ciel sont à l'endroit et à l'envers en même temps, tourbillonnent avec moi, et moi avec eux. » La mort annoncée se transformera peut-être au milieu de sa chute. En même temps que les pluies torrentielles causent des déluges et des catastrophes, il est permis de penser qu'une fois lavé de ses souffrances, le monde pourra bénéficier d'un possible recommencement.

Pour le narrateur de « Couplet », la présence d'une baleine noire, qu'il croit avoir aperçue dans la baie de Cape Cod, deviendra un symbole d'espérance, d'autant plus qu'il attend la venue de son premier enfant. À mesure

qu'il organise avec sa compagne le déménagement dans leur première maison, il voit leur relation s'étioler et le nombre de décès de mammifères marins augmenter. L'aveu des peurs respectives des protagonistes ravive leur connivence et l'espoir.

L'écriture maîtrisée d'Antoine Desjardins enrichit le recueil, dans lequel on ne retrouve guère de ruptures de ton.

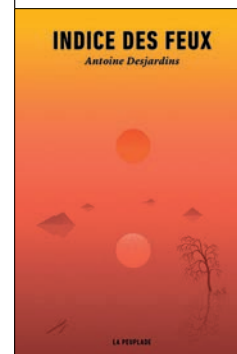
Un même lien, fraternel celui-là, unit Cédric à son frère Louis dans la nouvelle « Feu doux ». Enfant surdoué, Louis est voué à une grande carrière et fait, dès son plus jeune âge, la fierté de la famille. Il termine avec brio des études en droit, mais choisit de voyager au lieu de poursuivre sur sa lancée professionnelle éblouissante. Déçus, ses proches souhaitent qu'il entende raison et réintègre l'éclatante destinée qui lui est promise. Son chemin bifurque toutefois vers une voie qui le rapproche de la nature et d'une vie marquée par la sobriété et la simplicité. Petit à petit, le grand frère de Louis, qui entre-temps aura également pris conscience de ses propres manques, se réconcilie avec les décisions de son cadet. Ce texte, plus que tous les autres, illustre l'importance de ce qui sous-tend nos actes. L'environnement nous lie, et le bonheur se mesure au

degré de cohérence entre nos valeurs et leur concrétisation.

Des racines profondes

Plus loin, dans « *Ulmus americana* », un grand-père raconte à son petit-fils la naissance du vieil orme qui s'érige majestueusement dans la cour. L'importance capitale de l'arbre pour le vieillard n'a d'égale que les soins que ce dernier lui a prodigués tout au long de son existence : « L'orme, une extension végétale de son être, à travers lequel coulait son propre sang et dont la pulsation remuait sa propre chair. » L'homme en a même extrait une légende, qui confère au grand feuillu des pouvoirs magiques et qu'il raconte à son descendant. L'arbre incarne la vie et la transmission, le passé et l'avenir ; il devient le vecteur par lequel le grand-père insiste sur la nécessité de prendre soin de ce qui nous entoure. Cette fiction clôt l'ouvrage sur une note ouverte.

L'écriture maîtrisée d'Antoine Desjardins enrichit le recueil, dans lequel on ne retrouve guère de ruptures de ton. Cela dit, on aurait peut-être aimé en voir poindre au fil de l'œuvre : elles auraient pu relever un style un peu trop égal. Les lignes directrices de certaines nouvelles sont moins claires, et quelques excipit sont plus maladroits. Qu'à cela ne tienne : l'intérêt de ce premier livre reste indéniable.



★★★

Antoine Desjardins
Indice des feux

Saguenay
La Peuplade
2021, 360 p.
26,95 \$

Souffrir confortablement

Roman Marie-Michèle Giguère

Malgré son titre enveloppant et doux, *Faire les sucres*, de Fanny Britt, secoue beaucoup plus qu'il n'apaise.

L'œuvre de Fanny Britt, tant les pièces de théâtre que les essais sur la maternité – *Les tranchées* (2013) et *Les retranchées* (2019), tous deux parus à Atelier 10 –, est un constant jeu d'équilibre entre l'inconfort, les zones d'ombre et une certaine forme de consolation.

J'admire la représentation de cette souffrance banale et confortable, l'écriture plus précise, mais plus froide.

Lors d'une carte blanche au Théâtre d'Aujourd'hui le 6 décembre 2019, l'autrice a réuni des actrices qui ont lu des textes forts et engagés de Marjolaine Beauchamp, Martine Delvaux, Virginia Woolf et bien d'autres. Pendant que ses comparses livraient les mots aussi durs que beaux qu'elle avait soigneusement choisis, Britt préparait des caramels salés sur scène. La démarche s'inscrivait tout à fait dans le sillage de son œuvre : brasser des idées, puis apaiser du mieux qu'elle le peut.

La vie agréable

Avec son deuxième roman, l'autrice expose davantage les choses qui font mal et recherche moins le réconfort. L'héroïne et narratrice des *Maisons* (Le Cheval d'août, 2015), Tessa, était foncièrement attachante. Son discours intérieur était irrésistible de vérité. Et le point culminant de l'œuvre avait quelque chose d'apaisant. Dans *Faire les sucres*, un narrateur omniscient donne

à voir l'existence de gens immensément privilégiés : Adam, un « chef-vedette-d'émission-de-cuisine », et sa blonde, Marion, dentiste comme son père, vivent dans une grande demeure, en plein cœur de la banlieue cossue d'Hudson.

Leur vie agréable bascule un été. Adam veut essayer le surf pendant des vacances à Martha's Vineyard. Son inexpérience cause un bête accident, et sa planche percute une jeune femme de l'endroit, Celia. Celle-ci en ressort avec une grave blessure au genou et une tonne d'amertume.

Par la suite, Adam est plongé dans ce qui ressemble à un épisode dépressif, qu'il refuse de soigner. Au fil des semaines, Marion, par ailleurs si empathique, se désintéresse de son amoureux (« Devant quelqu'un qui refuse de s'aider, la compassion finit par s'user ») et décide d'explorer des désirs longtemps enfouis.

Dans leurs douleurs et leurs angoisses comme dans leurs rares joies, les protagonistes sonnent vrai sans nous attendrir. La distance qui s'immisce au sein du couple est aussi banale qu'immense : « Un mur venait de s'élever entre eux, et il savait sans pouvoir se l'expliquer qu'il la punirait pour ce qu'elle venait de dire. » Ailleurs, on peut lire : « Et Marion avait eu un haussement d'épaules empreint de lassitude d'une telle douceur qu'Adam s'était brisé de l'intérieur, et il s'était tu. »

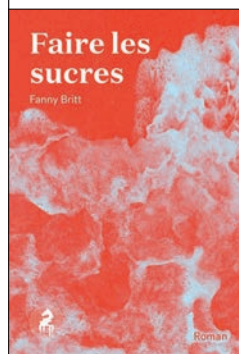
De la souffrance

Faire les sucres montre sous plusieurs angles des gens qui cherchent à être aimés, mais n'y parviennent pas. Ils courent après un urgent besoin de réconfort qui ne vient pas. Une notion « coup de poing », introduite par le personnage d'Adam, résume magistralement la trame du livre :

celle de « souffrir confortablement ». Parce que c'est beaucoup ça dont il est question, ce satané confort qui guide sans doute trop nos décisions et s'élève, comme un écran de fumée, entre nos véritables besoins et nous. Ce concept fort, au cœur de nos privilèges, est souvent mis en relief dans le texte.

La souffrance confortable des personnages semble à la fois réelle et haïssable. Elle est comme une claqué au visage de celles et ceux dont les luttes sont concrètes, comme les membres de la famille de Celia, sur leur petite île du Massachusetts, qui peinent à vivre de leur entreprise, une fabrique de *taffys* à l'eau de mer. Elle se construit à partir des sacrifices des autres et de leur abnégation : la carrière d'Adam est couronnée de succès après des années d'incertitude où la mère de ses enfants, Sarah, a été le pilier de la famille ; l'érablière qu'il achète sur un coup de tête devient pour lui une sorte de thérapie, alors qu'elle a constitué le projet de toute une vie pour les anciens propriétaires.

Les maisons m'avait marquée d'une manière assez viscérale, et j'avais apprécié la virtuosité avec laquelle l'écrivaine déployait le discours intérieur de sa narratrice. *Faire les sucres*, pour sa part, atteint sa cible de façon beaucoup plus cérébrale. J'admire la représentation de cette souffrance banale et confortable, l'écriture plus précise, mais plus froide. Je suis également troublée parce que cette œuvre montre ce à quoi ressemblent, lorsqu'ils sont analysés avec juste assez de distance, les petits et grands maux de l'âme des personnes qui ont pourtant tout pour elles.



★★★

Fanny Britt
Faire les sucres

Montréal
Le Cheval d'août
2020, 272 p.
24,95 \$

Charme discret de la bourgeoisie

Roman Paul Kawczak

Avec *Sortir du labyrinthe*, Raymond Paul renoue avec les personnages de son premier roman, *Léa devant la mer* (Druide, 2014). On plonge cette fois dans le passé et la psyché de Suzanne.

Cela fait douze ans que Suzanne souffre d'un mal qui la rend absente à elle-même. Une sorte de neurasthénie catatonique qui, à la manière d'un coma, l'isole de tout. Pour maintenir le contact avec elle, ses proches lui lisent tantôt Proust, tantôt Marivaux, et se relaient à son chevet. C'est la présence d'un oiseau qui, finalement, la ramène au monde aussi soudainement qu'elle l'avait quitté. Il lui faut désormais renouer avec sa réalité, avec la mort de Léa, sa belle-mère adorée, avec François, son mari, qui a tenté de refaire sa vie, et, surtout, avec elle-même. Suzanne est à la recherche des origines du mal qui la ronge.

Récit familial, histoire psychique d'une femme, nœud de rêveries, d'érotisme et de dépression, *Sortir du labyrinthe* retrace le parcours de Suzanne en multipliant les points de vue et les formes : courriels, monologues, divagations poétiques, lettres et dialogues chuchotés sont autant d'éléments qui constituent les coins et replis de ce dédale. Un tel projet ambitieux – tour à tour enquête psychologique usant d'indices issus de la haute culture, portrait d'une femme au sein d'une famille bourgeoise et série d'analyses morales et intellectuelles – évoque le classicisme moderne français de Gide, de Mauriac, ou encore l'œuvre cinématographique d'Éric Rohmer. Toutefois, la recette peine ici à fonctionner.

Bouillon de culture

Si j'invoque ces références outre-Atlantique, c'est que la haute culture européenne, et particulièrement française, hante la famille de Suzanne. Les noms pleuvent dès les premières pages : Verne, Marivaux, Proust,

Breton, Baudelaire du côté des lettres ; Ingres, Boudin, Matisse du côté des peintres. D'autres viennent en appui : Homère, Constable, Bach. C'est une avalanche de sources, et pourtant, rien n'est mentionné à leur sujet, sinon les banalités de salon qu'on répète précisément quand on mobilise ces écrivains et ces artistes comme des foyers de capital culturel, et non comme des créateurs d'œuvres d'art polysémiques. Ainsi, à peine apprend-on que Marivaux écrit des « phrases chantantes ».

Quant aux rôles de ces œuvres et de leur imaginaire dans la construction de Suzanne et de son milieu, le livre ne nous en dit guère plus. *La vie de Marianne* (1731-1742), de Marivaux, est cité plusieurs fois – le romancier et dramaturge domine d'ailleurs les références présentes dans *Sortie du labyrinthe*. Mais quels liens entre Suzanne, jeune fille modeste devenue femme aisée, et Marianne, fille trouvée destinée à s'élever au rang d'aristocrate ? Rien n'est explicité hormis l'évidence, qui est à peine suggérée. Raymond Paul exploite un terreau riche afin de faciliter la compréhension du personnage bourgeois, tel qu'il a été esquissé depuis l'essor des démocraties libérales, mais il se contente d'y faire pousser des plantes artificielles.

Les protagonistes n'ont d'autre choix que de se perdre dans les stéréotypes, recourant au vocabulaire le plus éventé de cet imaginaire. Des expressions comme « jardin secret », « bel inconnu » et « l'intrigante » sont employées dans le roman sans qu'elles ouvrent sur une véritable dimension métadiscursive, qui aurait alors rendu leur utilisation pertinente. Bourgeois sans relief,

les personnages s'occupent comme s'occupent les gens de leur classe, vérifiant inlassablement, de musée en contrat de mariage, la sécurité de leur capital. Leur intérêt n'est satisfait que lorsque la légalité s'est saisie de la vie. On comprend dans ce contexte que la psyché de Suzanne ne saura véritablement se dévoiler.

Redondances

Outre cette difficulté à mobiliser de façon pertinente la culture, le roman souffre de redondances. Sa structure formelle et narrative bigarrée en est la cause. Au lieu de laisser les lecteur-rices reconstruire le livre à partir des bribes de discours qui leur sont fournies, l'auteur s'ingénie à ne jamais créer de doutes. Chaque phrase donne le plus d'informations possible, et tant pis si la suivante les répète. Par exemple, on apprend d'une instance narrative extradiégétique que « [l]e grand patron de François est né à Londres d'une mère alsacienne qui a tenu à ce que ses trois enfants reçoivent une éducation toute française ». Trois pages plus loin, une lettre de la main du patron de François nous rappelle que « tout Anglais que je suis, ma mère est originaire de Strasbourg. Elle a voulu que ses trois enfants non seulement connaissent sa langue mais la parlent avec aisance ». Une telle répétition est chose courante dans le roman. La scène du réveil de Suzanne est mentionnée plusieurs fois sans que cela serve particulièrement l'histoire. L'effet d'artificialité alourdit le texte.

En somme, *Sortir du labyrinthe*, ouvrage ambitieux et plein de potentiel, manque malheureusement sa cible.



★★

Raymond Paul
Sortir du labyrinthe

Montréal, Druide
2021, 327 p.
24,95 \$

La catastrophe en images

Roman Camille Toffoli

Le nouveau roman à la prose imposante de l'écrivaine haïtienne Emmelie Prophète analyse avec finesse les effets humains de la pauvreté ainsi que ceux de la précarité sociale et politique.

À l'automne 2018, peu après la parution d'*Un ailleurs à soi* (Mémoire d'encrier), Emmelie Prophète, originaire de Port-au-Prince, est venue en visite au Québec. J'ai assisté à une table ronde à laquelle elle participait dans le cadre du Salon du livre de Montréal. Elle était invitée à parler d'une œuvre qui avait influencé sa propre démarche. Elle avait choisi de lire un extrait de *King Kong Théorie* (2006), de Virginie Despentes. Je l'ai écoutée prononcer avec solennité et conviction les mots de la célèbre militante et autrice, qui dit écrire « de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbaisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf ».

Survivre à un genre hostile

J'ai eu de la difficulté à lire *Les villages de Dieu* en n'ayant pas en tête ce concept de sororité. J'ai décelé dans cette œuvre une remarquable sensibilité aux conditions de celles que la société patriarcale – qui n'accorde de valeur aux femmes que lorsqu'elles sont désirables, utiles et dociles – laisse pour compte. Prophète met en scène la vie quotidienne des habitant-es d'une cité fictive de Port-au-Prince contrôlée par une succession de gangs de criminels. Ils assoient leur autorité et font régner la terreur en percevant des taxes officieuses auprès de tous-tes les petit-es commerçant-es, en déclenchant des fusillades nocturnes et en assassinant systématiquement leurs opposant-es, dont les cadavres jonchent les rues.

Le récit donne à lire, sans pudeur ni allusions, les manifestations concrètes de ce climat hostile, tout en accordant une place prépondérante aux points

de vue des femmes de la cité de la Puissance Divine : celles qui, en plus d'être confrontées à la « rugosité de la vie » dans un monde où il faut « croire très fort au présent et l'inventer à chaque seconde », doivent repousser les avances des jeunes caïds qui frappent directement à leur porte ; celles qui changent les couches de leur mari malade et infidèle ; celles qui meurent de terreur, seules dans leur lit, parce qu'elles ont préféré la solitude à l'obligation de nourrir un homme et de lui obéir. C'est par une écriture nuancée, pleine d'humanité et d'attention aux stratégies de résilience, que sont construits les portraits d'Yrose, qui « port[e] son veuvage comme une cocarde », de Patience, Première dame aux robes longues et à l'aura de mystère, de Fany et du « chagrin inaudible » qui la garde cloîtrée chez sa sœur depuis la mort de son amant.

Actualité d'un temps étouffant

L'histoire est racontée à travers les yeux de Célia Jérôme, une jeune femme nouvellement orpheline qui paie ses repas en couchant de temps à autre avec des hommes en échange de quelques gourdes. Elle passe le plus clair de ses journées à alimenter son compte Facebook en publiant des photos de son voisinage, de graffitis qui décorent son quartier et de morceaux de corps mitraillés aperçus dans la rue. Ces images crues, qu'elle capte au cours de ses déplacements quotidiens, lui valent quantité de *likes* et de commentaires. Certaines sont achetées par un média étranger. Grâce à sa popularité soudaine, Célia obtient même un contrat d'influenceuse. Toutefois, cette célébrité croissante ne devient jamais l'objet d'une réelle ambition pour

la protagoniste, dont les principales préoccupations sont de survivre jusqu'au lendemain, de trouver des endroits où recharger son cellulaire et de ramener de la nourriture à son oncle alcoolique, avec qui elle cohabite.

Elle ne cherche pas à ouvrir d'autres horizons que les limites de sa cité, où elle doit affronter une « impossibilité d'avenir, [...] cette incapacité d'avoir prise sur le destin, de marcher jusqu'au bout de quelque chose qui a du sens pour soi et pour les autres ». C'est en effet l'impression d'un présent répétitif, perpétuellement prolongé et renouvelé, que parvient à créer Prophète dans cet ouvrage où les chefs de gangs meurent et se succèdent sans grande révolution, où tous les repas et les verres de fin de soirée se prennent chez Morel, où le même client se présente chaque jour, à 18 h 30, à la porte de la demeure de Célia.

Les villages de Dieu pose ainsi un regard sur la réalité de certains quartiers pauvres haïtiens qui a peu à voir avec la compassion ou la pitié : il traduit plutôt une profonde empathie, une solidarité réelle. Car les effets de circularité – s'ils dénotent des écueils sans issue auxquels il devient impossible d'échapper – témoignent surtout de la capacité de résistance des gens préférant l'attachement à leur communauté précaire à l'accomplissement d'un destin personnel.



★★★★

Emmelie Prophète
Les villages de Dieu

Montréal
Mémoire d'encrier
2020, 224 p.
22,95 \$

Des dick pics en sépia

Roman Sarah Brideau

Le premier roman d'un talentueux auteur gai acadien ne nous apprend rien d'intéressant sur l'Acadie ou la culture queer.

Quand un roman paraît en Acadie, c'est un *big deal*. Même si on y compte de nombreux·ses poètes, très peu de nos·es écrivain·es osent l'aventure romanesque. Et lorsqu'on parle de la nouvelle génération d'auteur·rices, celle des milléniaux, on recense moins d'une dizaine de titres dans ce genre.

Huit ans ont passé depuis que Pierre-André Doucet s'est fait remarquer avec son recueil de « récits et d'errances¹ », *Sorta comme si on était déjà là* (Prise de parole, 2012). À l'époque, on complimentait son écriture distinguée et sa musicalité envoûtante, des qualités qu'on retrouve dans *Des dick pics sous les étoiles*, un roman qui, malgré ses nombreux défauts, a été pour moi un plaisir à lire et à débattre.

Sensationnalisme et musicalité

Le livre évoque un curieux mélange de cru et de rêverie, un *flash* qui semble bien plaire, puisque le premier tirage était épuisé à peine deux mois après sa sortie. Dès le titre, on comprend que Doucet cherche à choquer, ce qui l'amène malheureusement à tomber dans le piège des clichés. Par exemple, l'un des personnages mentionne la « sagouine *porn* », qui consiste en « deux *grannies* » lubrifiées avec du fricot. Voilà une forme de *name-dropping* provocatrice qui n'apporte rien à l'ouvrage, même pas un clin d'œil à la réalité ou à la culture acadienne contemporaine.

Même si le contraste entre le français standard de la narration et le *slang* bien gras et persistant des dialogues est sûrement intentionnel, la présence excessive du chiac alourdit le style et risque de perdre les lecteur·rices hors Acadie. Le dialecte devient un handicap, sans compter qu'il nuit à la crédibilité. Au lieu de mettre de l'avant une saveur particulière de l'Acadie, il

ridiculise. La prémisse du narrateur instruit qui a résidé ailleurs dans la francophonie rend le niveau de langue peu probable, puisque ces facteurs ont plutôt tendance à adoucir le chiac chez les locuteur·rices. Je trouve donc difficilement justifiable que Marc, le protagoniste du roman, s'exprime si lourdement, sinon pour plaire à l'auteur et aux lecteur·rices amateur·rices d'exotisme linguistique.

Une vie sans couleur

On annonce en quatrième de couverture un protagoniste qui « cumule [les] diplômes », mais les lecteur·rices devront bien chercher pour trouver les traces d'un personnage aussi savant digne de ce nom – personnage que je n'ai reconnu ni dans sa langue ni dans ses idées, et encore moins dans ses passions, ses motivations et ses ambitions. En fait, on ne sait pas en quoi Marc a bien pu étudier : cette information n'est mentionnée nulle part dans le livre. Plus je progressais dans ma lecture, plus j'avais de la difficulté à aimer ce Marc complètement amorphe qui se laisse porter par tout ce que la vie lui offre de plus facile. L'errance, en tant que telle, n'est pas forcément un défaut. C'est même une thématique très commune chez nous : on peut penser à Gérald Leblanc et à son *Moncton Mantra* (Perce-neige, 1997), qui relate des vagabondages riches en conversations, en étincelles et en nuances et met en relation la petite ville de Moncton avec le cosmopolitisme de New York et de Montréal. À côté du texte de Leblanc, celui de Doucet est bien de son temps : au lieu de parler avec des gens, Marc navigue infiniment sur les sites de rencontres, ce qui, en soi, est une activité beaucoup moins palpitante.

Si l'univers intérieur de l'antihéros semble complètement dépourvu de couleurs, celui de son voisin Frédéric, en revanche, en déborde. C'est un peu

la touche salvatrice de l'œuvre. Elle fait lever l'intérêt et nous permet d'espérer que l'existence complètement morose de Marc pourra changer de cap. Mais le personnage se laisse entraîner sans jamais vraiment s'investir, pas plus dans ses relations que dans sa vie en général. Tout semble rester dans le domaine du superficiel. Finalement, même l'histoire d'amour du début se différencie difficilement des autres rencontres éphémères.

J'aimerais bien dire que la plume de Doucet est sublime, car elle est souvent bien jolie, mais ma lecture a été criblée d'agacements parfois pardonnables ; parfois moins. Va pour le chiac excessif et les figures de style quelque peu maladroitement. Mais quand on additionne les clichés, l'absence de nuances ainsi que le sensationnalisme, ça finit par user. Je suis également restée avec la frustration qu'aucune des thématiques frôlées dans cette fiction n'ait été explorée.

En somme, le potentiel semble bien présent dans *Des dick pics sous les étoiles*, mais il manque malheureusement trop de maturité et de profondeur à ce premier roman pour qu'il tienne entièrement ses promesses.

1. NDLR : voir la critique dans LQ, n°152, hiver 2013.

